

# Critique de la T.S.F.

Tous les jours ne sont pas fêtes — ou sommes-nous d'humeur morose — mais le fait est qu'on cherche en vain ce qu'il y aurait à louer dans les programmes du mois écoulé de la radiophonie française. Pas une nouveauté sensationnelle, pas une initiative heureuse, toujours les mêmes erreurs stratégiques que l'absence de matière nous incite à dénoncer. Aux heures des repas, pour peu qu'on ne règle pas ces dites heures avec une précision rigoureuse, on cherche en vain de la musique : or, la plus belle conférence du monde, les meilleurs renseignements de bourse, de politique intérieure ou extérieure, de météorologie ou d'hygiène sont peu apéritifs. C'est sacrilège, dira-t-on, de manger en musique ; la conversation, les bruits du service distraient l'attention et ne favorisent pas le recueillement nécessaire. C'est possible, mais c'est tomber de Charybde en Scylla que de nous sevrer de musique pour nous entretenir des cours de la bourse ou de la biographie d'un homme d'État.

Hélas ! si on accepte la discipline des horaires radiophoniques on parvient à manger en musique, mais alors quel mécompte ! A qui veut-on faire plaisir avec ces programmes incroyables où Falla, Debussy ou Rameau voisinent avec les sous-Godard, les sous-Toselli, les sous-Thomé qui sont la honte de la musique. Les bons auteurs subissent une mutilation qui est réellement intolérable. Par quelle aberration s'obstine-t-on à jouer pis que médiocrement, avec des moyens de misère, dans d'ineptes et pitoyables transcriptions des pages célèbres que la radio est assez riche pour nous faire entendre dans des conditions sinon parfaites, du moins décentes. A l'heure où les cinémas, restaurants, cafés et bistros renoncent à entretenir ces petits orchestres de quelques musiciens qui s'évertuent à parodier des pages sym-

phoniques, où l'on semble avoir compris qu'à défaut d'un orchestre digne de ce nom, un disque est moins minable et plus authentiquement artistique, est-ce la T. S. F. la coupable, l'inexcusable T. S. F. qui va s'obstiner à perpétuer une des plus lamentables turpitudes de la musique? La T. S. F. serait-elle une œuvre de charité, le dernier refuge des musiciens de quatre sous dont plus personne ne veut et du rebus des stocks qui faisaient la fortune des éditeurs en même temps que leur honte?

La *Chevauchée des Walkyries*, le *Cortège de l'Enfant prodige*, l'*Andante* de telle sonate de Beethoven ou tel *Nocturne* de Chopin, le *Coucou* de Daquin, l'*Ouverture de la Dame Blanche*, celles du *Barbier* ou de *Don Juan* tristement grattés dans des *tempi* fantaisistes, sans nerfs, sans couleur, avec cette sonorité geignarde et vulgaire des petits ensembles, où, sans bénéfice appréciable, la flûte essoufflée double le 1<sup>er</sup> violon du quatuor, où le piano joue crânement les cuivres, et où les trémolos remplacent les roulements des timbales. Voilà ce qu'on ose nous offrir. Est-ce pour nous faire réclamer à corps et à cris les airs d'accordéon, de banjo ou de guitare qui, eux, au moins conservent quelque dignité?

Sur le plan de la grande musique, de cette ennemie héréditaire de tous les gouvernements et de toutes les institutions publiques, on ne sera jamais trop intransigeant. Nous réclamons de l'orchestre ou de la musique de chambre. Il n'y a pas de mesure intermédiaire.

Il y a, à ce qu'il paraît, un concours très sévère qui décide en toute impartialité de l'opportunité de faire entendre tel ou tel virtuose par le micro. Les bénéficiaires de cette sélection n'hésitent pas à soutenir que Ninon Vallin, Horowitz ou Casals risqueraient fort s'ils se présentaient d'être impitoyablement recalés. A en juger par le niveau de ces cantatrices qu'on exhibe à l'heure du *lunch*, il est bien évident qu'on cherche dans ces concours, d'autres qualités que celles qui font la réputation de Ninon Vallin. Où diable va-t-on les dénicher? Sont-elles toutes jolies? Dans ce cas nos studios vont se substituer au Paradis de Mahomet : n'y a-t-il nul censeur avisé pour leur dire : « Sois belle et tais-toi ! » selon le vœu baudelairien.

Il n'y a qu'à fermer son poste, me dira-t-on, mais est-ce pour faire une cure de silence que nous versons — sans joie, j'en conviens — une redevance à l'État? On nous fait complice d'une organisation qui contribue à favoriser les fausses vocations, les illusions dangereuses, une vanité coupable.

Qu'on ne m'accuse pas de vouer une haine particulière aux mauvaises cantatrices, on pourrait stigmatiser de la même façon la majorité des pianistes, violonistes, chanteurs, conférenciers, etc... qui ont leurs entrées dans les studios.

Ah ! les conférenciers ! C'en est à se demander si ce n'est pas pour gagner un pari que certains gentlemen, parfois affublés d'un nom connu et dont les mérites sont prouvés par ailleurs, viennent ne rien dire sur un sujet musical quelconque devant le micro. Il y en a qui semblent se borner à nous lire le *Petit Larousse*, si peu suggestif, — comme chacun sait — en matière de musicologie. A les en croire, toutes les partitions sont belles, intéressantes, magnifiques, splendides, admirables. Une date, un autre document de même intérêt et le tour est joué ! Pauvre musique ! Comment peut-on, à ce point négliger les contingences et ne pas se soucier des réactions de ses auditeurs ? Ils se divisent cependant en deux catégories bien distinctes et il faut s'adresser à l'un ou à l'autre public, répondre à son attente, satisfaire ses légitimes aspirations :

les uns ignorent tout de la musique et ce n'est pas quelques dates prises au hasard et quelques qualificatifs amorphes et vagues qui les initieront aux mystères d'un art dont ils sont vaguement curieux et dont ils voudraient pénétrer l'essence, le côté humain, psychologique, poétique. Les autres sont des initiés et ils escomptent des aperçus ingénieux, des vues profondes et nouvelles, des documents rares et curieux. On oublie trop souvent qu'avec l'instruction obligatoire, le dictionnaire a pénétré dans les plus humbles foyers, nouvel Evangile de la démocratie. Les curieux de dates ne sont pas tentés de les apprendre par la voie des ondes. Les détenteurs de postes de T. S. F. veulent de l'art — un plaisir de la sensibilité ; ou de la science — un plaisir de l'esprit. Il y en a encore — et c'est le plus grand nombre — qui ne veulent que du bruit, mais ceux-là préfèrent un fox bondissant ou un blues sentimental au *curriculum vitae* de Frescobaldi ou de Chabrier. Un peu plus d'imagination et de conscience et on risquera de capter l'attention de quelques auditeurs. C'est un but qui mérite d'être envisagé.

Pour conclure sur une note optimiste, signalons, à la Tour Eiffel, une exécution hors pair du *Quatuor* de Marcel Delannoy, par le quatuor Calvet. Je n'ai pas encore entendu l'enregistrement que ce dernier a fait de cette œuvre si vivante, si colorée, si généreusement musicale et ce fut pour moi, je dois l'avouer, une révélation. Rien de ce qu'écrit Delannoy n'est indifférent, mais — me pardonnera-t-il? — j'en'aimais pas sans réserve son *Quatuor*. Je croyais voir l'effort là où la plus aisée, la plus heureuse facilité s'épanouit avec grâce; je croyais que certaines duretés arbitraires, certaines solutions de continuité, venaient briser son élan, alors que cet élan rébondit précisément sur ces arrêtes nerveuses : tremplins et non obstacles. Je le croyais, selon la mode du jour quelque peu ascétique et revêche ; il est toute séduction, sans faiblesse ni mollesse, mais de la plus évidente chatoyance sonore, de la plus avante qualité.

Il est à peine croyable que l'interprétation d'une œuvre puisse à ce point en modifier les données et les aspects. Malheureuse profession que celle du compositeur, le seul, parmi les créateurs qui ne soit pas le maître de sa création et qui risque d'autant plus d'être trahi qu'il est plus réellement personnel et que son langage s'écarte plus des conventions — académiques ou avant-gardistes. — Seul le dramaturge se trouve exposé à de mêmes trahisons, plus limitées, cependant, parce que, jusqu'à un certain point, les mots véhiculent des idées d'une évidence plus objective et plus concrète que les sons inarticulés. La trahison dramatique peut se deviner, car on perçoit l'écart entre le texte et son interprétation. On réserve son jugement à défaut de pouvoir juger en dépit de la réalisation scénique. En musique, les notes n'ont aucun sens en elles-mêmes. Modifiez le dosage des sonorités, les accents rythmiques, le style, l'expression, voire les rapports de la justesse, la plus belle phrase du monde n'est plus perceptible. Modifiez les coups d'archet, les nuances, faites chanter le violon alors que l'idée essentielle est confiée à l'alto, alourdissez la basse alors que le violoncelle ne fait que ponctuer un rythme, donnez du corps à la sonorité d'un second violon dont le trille n'avait d'autre mission que de faire scintiller l'ensemble harmonique, — vous obtenez une œuvre différente, qui n'a plus rien de commun avec la pensée de l'auteur, qui a une vie propre, ses qualités et ses défauts, son expression et son lyrisme, son style et sa syntaxe. Jouez tel largo beethovénien comme une sonate

de Scarlatti, tel rigaudon ramiste comme une rapsodie de Brahms, et vous obtiendrez un effet comique qui n'a rien de commun avec le texte qui l'a suscité.

Le quatuor Calvet a joué le rôle du Prince Charmant et, comme dirait Maeterlinck, on lui doit la palme et l'anneau.

Robert BERNARD.